

UN LIVRE DONT TU ES LE HÉROS

FAIS-TOI PEUR

Mathieu Fortin

LA PROIE DU RÔDEUR



Déterrer le passé est toujours risqué...

FRISSONS^{MD}

UN LIVRE DONT TU ES LE HÉROS

FAIS-TOI PEUR

Mathieu Fortin

LA PROIE DU RÔDEUR

Déterrer le passé est toujours risqué...



PROLOGUE

Mes écouteurs bien enfoncés dans les oreilles, j'appuie sur le bouton y de mon application musicale. La voix grave et intense de Matt Lefort m'envahit.

« Vous écoutez *Tragédies*, le podcast qui vous parle de drames qui se sont déroulés au Québec. Cette semaine, je vous raconte l'histoire du rôdeur de Saint-Isidore-sur-le-lac. Si vous écoutez cet épisode à sa sortie, cette tragédie est peut-être encore fraîche dans votre mémoire, car les événements se sont déroulés dans ce petit village du Centre-du-Québec... »

J'écoute distraitemment le balado en regardant par la fenêtre de l'autobus. J'ai surtout hâte d'entendre le passage où l'animateur parlera de notre projet! Avec la troupe de théâtre de l'école, j'ai écrit une pièce qu'on présentera dans moins d'un mois. Quand j'ai su que Matt allait parler du drame des

familles Valenta et Langevin, je l'ai contacté en espérant qu'il accepte de parler de notre projet.

J'ai beaucoup lu sur cet événement avant d'écrire la pièce et je connais tout ce qui a été dit sur ce drame. J'ai essayé d'écrire une histoire qui permette aux spectateurs de se faire leur propre idée sur ce qui s'est passé. L'affrontement entre Alice Valenta et Zachary Langevin a fait les manchettes, il y a quelques années. L'usine abandonnée de Saint-Isidore-sur-le-lac l'est encore, parce que personne n'ose réutiliser ce lieu qui a été au centre de tous les reportages.

Le podcast se termine au moment où j'arrive chez moi. Matt Lefort rappelle aux spectateurs que Zachary Langevin, le responsable de cette sordide affaire, est décédé en prison d'un cancer fulgurant. Il était dans l'attente de sa sentence après avoir été déclaré coupable d'enlèvements et de séquestration. Il mentionne aussi qu'un fan-club appelé Les admirateurs du rôdeur a été banni des différents médias sociaux pour incitation à la haine.

J'écoute Matt annoncer le moment que j'attends depuis le début de la Balado :

« Décidément, ce rôdeur n'a pas fini de faire parler de lui. Je suis très heureux de vous parler d'un projet bien spécial : des étudiants de la polyvalente de Cœur-des-Monts ont écrit et monté une pièce de théâtre inspirée des événements de

Saint-Isidore. Ils ont commencé ça l'an dernier, ce qui leur permet de la jouer cet automne. Intitulée *L'ombre du rôdeur*, cette production sera présentée le mois prochain dans l'auditorium de la polyvalente. Pour vous procurer des billets, vous pouvez consulter le site web de l'école. »

Je descends du bus devant ma maison. Les décorations d'Halloween installées par mes parents se sont renversées sur le sol. Je m'approche de la grande sorcière gonflable. En me penchant pour la redresser, j'aperçois quelque chose qui brille au sol.

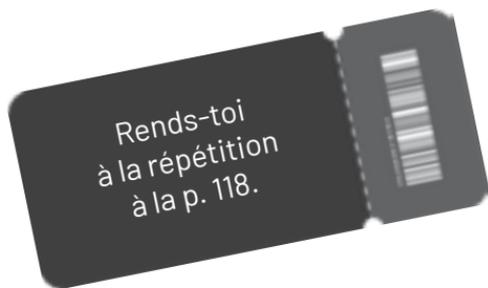
C'est un écrou ! Cette mauvaise blague se répète sans arrêt depuis qu'une partie du budget scolaire alloué au hockey a été attribuée à la troupe de théâtre pour les décors de la pièce. Si le capitaine de l'équipe n'était pas mon voisin, Miguel, la situation serait sûrement différente. Même si je n'ai pas de preuve qu'il est responsable des actes de vandalisme répétés sur notre terrain, je suis certaine que c'est sa faute. Il profite du fait que nos habitations sont adjacentes pour me faire savoir son mécontentement par de petits gestes comme celui-là.

Après avoir replacé la statue, je me dirige vers le porche de la maison. Une enveloppe jaune a été glissée sous le tapis d'entrée. Je l'ouvre en pénétrant dans le vestibule. J'en tire un carton sur lequel a été imprimée une menace :

**TU NE DEVRAIS PAS
FOUILLER DANS LE PASSÉ,
SINON LE RÔDEUR VIENDRA
SE VENGER.**

Je ferme la page en grimaçant. C'est certain que c'est Miguel qui veut qu'on arrête de préparer la pièce. Il aimerait tellement récupérer le budget pour l'équipe de hockey! S'il croit que je me laisserai impressionner par cette tentative d'intimidation, il se trompe.

Personne ne nous empêchera de réaliser un triomphe avec *L'ombre du rôdeur*!



Je renonce à poursuivre l'intrus après quelques pas, car je ne pense pas qu'il ait eu le temps de prendre quelque chose dans mon sac.

Je me dirige vers mes effets personnels. Mon cellulaire n'a pas été volé ! J'en suis soulagée. Je le glisse dans mes poches de jeans.

Je saisis mon sac, ce qui fait tomber quelque chose par terre. Le petit objet roule sous la table. Il s'agit d'un écrou !

Du bruit provenant du corridor attire mon attention. Par la porte ouverte de l'auditorium, je vois revenir mes camarades. Je me rapproche d'eux pour leur révéler ce qui vient de se produire.

— Vous avez croisé quelqu'un ?

— Non, nous sommes seuls dans l'école, répond Esteban.

— Et vous avez bien refermé la porte ? Personne n'a pu se glisser à l'intérieur pendant que vous étiez dehors ?

— Non, confirme Mira. Je suis restée proche de la grosse roche pour être certaine de garder l'entrée ouverte. Pourquoi tu nous demandes ça ?

— J'ai surpris quelqu'un en train de fouiller dans nos affaires. Un gars vêtu de noir.

Pendant que tout le monde se précipite pour vérifier son sac, je spécifie :

— Je l'ai arrêté à temps. Il ne m'a rien volé, mais il avait mis...

— Un écrou ! s'écrie Amine.

— Il vous manque quelque chose ?

— Tout est là, confirme Amine.

Les autres aussi ne semblent pas s'être fait dérober quoi que ce soit. Cependant, il reste un sac sur la table : celui de Joanie.

— Jo n'est pas avec vous ?

— Elle s'est arrêtée à la salle de bain, répond Mira.

Elle regarde son téléphone et son visage devient blême. Les mains tremblantes, elle murmure :

— Bisbille...

Elle tourne l'écran vers moi. Elle a reçu une photo. On y voit son chat. Étendu dans une flaque de sang, il est mort.

Je reconnais la céramique de la chambre à coucher de Mira. La personne qui a tué son chat s'est introduite chez elle !

— Bisbille est mort ! s'écrie Mira.

Tout le monde se regroupe et regarde la photo.

— Il y a quelque chose d'écrit dans le miroir, dit Esteban.

Il prend l'appareil et zoome avec ses doigts.

VOUS ÊTES LES PROCHAINS!

— Qui a envoyé le message? demande Carine.

Elle saisit le téléphone et annonce :

— Les admirateurs du rôdeur. C'est à eux que s'adresse le texto si je clique pour répondre.

— T'es sérieuse? demande Amine. Ils en ont parlé aux nouvelles. C'est un phénomène sur Internet. Ils ont même été bannis des réseaux sociaux les plus populaires.

— Ils ont assassiné Bisbille! répète Mira. Ils sont complètement fous!

— Transfère le message à la police, suggère Esteban. Si quelqu'un est entré chez toi et a tué ton chat, il faut que des enquêteurs vérifient ça.

— Et si ça avait un rapport avec le gars qui a déposé les écrous?! s'exclame Carine.

— Voyons, égorger un pauvre animal... C'est intense.

— Je pense qu'on devrait arrêter la répétition, suggère Amine. Mira ne sera pas capable de continuer.

Notre amie s'est assise par terre et pleure à chaudes larmes.

— Tu as raison, Amine. Je vais rejoindre Jo à la salle de bain pendant que vous rangez.

Tout le monde est d'accord.

Je franchis la porte qui isole l'auditorium d'un petit vestibule. Une grille sépare cet espace du corridor de l'école. Pendant nos pratiques, elle est ouverte.

Il fait sombre dans le couloir, parce que seulement une lumière sur quatre demeure allumée le soir. La pénombre baigne la majorité du corridor, car les néons offrent uniquement un éclairage diffus à intervalles réguliers.

La salle de toilettes n'est pas très loin de la grille. Je m'y dirige d'un bon pas. Un grincement retentit dans la noirceur. On dirait une porte qui se referme. C'est étrange. Nous sommes seuls dans l'école, habituellement. J'espère que l'intrus ne s'est pas sauvé dans la polyvalente !

J'arrive devant la porte ouverte de la salle de bain des filles et cette question devient sans importance. Il n'y a aucune lumière dans la pièce. Ce n'est pas normal.

— Joanie ?

Mon appel reste sans réponse. De plus en plus stressée, j'entre dans le local. Je tends la main vers l'interrupteur de la salle de toilettes. Elle glisse sur le mur de ciment rugueux avant que le bout de mes doigts appuie sur le bouton de plastique. Il ne se passe rien. J'essaie de nouveau. Aucune lumière ne s'allume.

J'entends une faible plainte provenant de la salle de bain. Je m'écrie :

— Joanie!

Je n'obtiens pas de réponse.

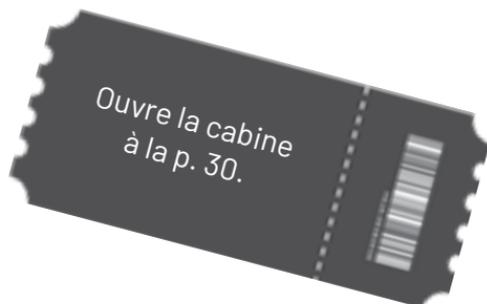
J'ouvre la lampe de poche de mon cellulaire. Je sursaute en apercevant quelqu'un à quelques mètres de moi.

C'est mon reflet!

Soulagée, mais toujours inquiète que Joanie ne me réponde pas, je m'avance.

La porte de la première cabine est entrouverte. Joanie n'y est pas. La deuxième est close, mais lorsque je la pousse, elle me révèle une toilette inoccupée.

La dernière porte n'est pas tout à fait fermée.



J'aide Mira à se remettre debout.

— Tu es capable de marcher toute seule ?

— Oui, ça va, me répond-elle faiblement.

Je me penche alors pour faire la même chose avec Esteban, mais il est très lourd.

— Aide-moi à te sortir d'ici !

Il ne fait pas mine de m'aider, comme s'il voulait réellement que je le laisse moisir ici alors que le danger s'approche. Amine et Carine s'avancent ensemble et franchissent laborieusement la grosse armoire couchée qui bloque le chemin vers la grande porte de garage du local de travaux manuels.

Soudain, Esteban lève un bras et saisit le devant de mon chandail pour m'immobiliser. Je n'ai d'autre choix que de le fixer dans les yeux :

— Ne reste pas ici pour moi. Les autres ont besoin de toi. Je vous ralentirais trop.

Je le repousse et me relève sans lui répondre. Je saisis sa jambe qui n'est pas blessée et je commence à le tirer en dehors de la cage en le traînant au sol.

— Lâche-moi, je te dis ! proteste-t-il en essayant de se défaire de ma poigne.

Je tiens bon et je le glisse en dehors de la cage. Soudain, il s'agrippe aux barreaux.

— Esteban, laisse-moi t'aider !

Je vois dans son regard qu'il refuse.

— Ne bougez plus ! nous ordonne une voix à l'accent anglophone.

Je tourne la tête et je vois un kidnappeur s'élan- cer vers moi. Avec un dernier regard pour Esteban, je le dépose au sol et je m'élan- ce dans la direction que mes amis ont empruntée. Ils sont tous passés de l'autre côté du réfrigérateur en équilibre pré- caire. C'est à l'opposé de ma provenance. Je dois escalader l'armoire qui bloque la voie, mais quand je saute pour y grimper, elle bouge. Le mouvement me déstabilise et je tombe sur le sol, victime d'une douleur au flanc. Je crois que ma peau a été déchi- rée par un objet tranchant.

— Tu pensais te sauver ? dit le kidnappeur dans un français laborieux. C'est pas ça la *game* prévue.

Sans ménagement, il m'agrippe par les cheveux pour m'obliger à me relever. Je l'aide pour éviter qu'il m'arrache une couette. Je sens un liquide chaud et poisseux s'écouler sur ma hanche quand la tige de métal sort de ma plaie. Mes genoux flanchent, mais je m'efforce de ne pas retomber, parce que je sens que mes cheveux veulent s'arracher de mon cuir chevelu.

Son haleine nauséabonde me prend au nez quand il me dit :

— Rick sera très fâché que tu aies libéré les autres.

Il me traîne vers la cage sans s'attarder à Esteban. Je lui jette un regard et je vois que mon ami respire de plus en plus rapidement. Une grimace de douleur le défigure.

— Il ne fallait pas le déplacer, dit le kidnappeur.

J'essaie de me sauver en échappant à sa poigne, mais je suis incapable de me déprendre de ses doigts puissants qui s'enfoncent dans mon biceps. Il me lance dans la cage en ajoutant :

— N'essaie rien de plus.

Il pousse Esteban sans ménagement, provoquant une longue plainte aiguë chez mon ami blessé. L'agresseur referme la grille et prend soin d'enlever les clés de la serrure. Il se penche alors vers son collègue toujours évanoui au sol et le secoue.

— Allez, réveille-toi, dit-il en anglais.

L'autre sort de son état second et se relève en me jetant un regard noir.

Par terre, Esteban émet de petits gémissements. Je me penche près de lui, même si les barreaux m'empêchent de l'atteindre.

— Tiens bon, Esteban. Résiste. Bientôt, on sortira d'ici et tu pourras aller à l'hôpital.

Des bruits de pas attirent mon attention. Je relève la tête.



Je me précipite dans le corridor qui mène à l'auditorium en interpellant l'intrus :

— Qu'est-ce que tu fais là, Miguel ?

Mon voisin se retourne, l'air surpris.

— Je pourrais te poser la même question, répond-il en se ressaisissant.

— Je pratique avec la troupe.

— Vous flânez dans l'école ?

— C'était notre pause, et...

Je lui déballe ce qui s'est passé à toute vitesse. Plus je parle, plus je sens qu'il panique à son tour.

— Tu as ton téléphone pour qu'on appelle la police ?

— Non, il a été saisi par la directrice.

— J'ai le trousseau de Madame Turbide ! On pourrait aller le chercher dans son bureau.

— Oublie ça, les enseignants n'ont pas cette clé-là, m'explique Miguel.

— Et tu sais ça comment ?

— C'est pas important, réplique-t-il. Viens, on va vérifier si la prof est OK. On cherchera tes amis ensuite.

— Pourquoi tu ferais ça ? Tu nous détestes, non ?

— Je t'expliquerai en marchant.

Nous franchissons le seuil où se ferme la porte grillagée qui sépare l'école de la salle de spectacle, puis nous traversons le cadre de celle de l'auditorium. Nous sommes en bas de la scène et nous montons dans l'allée centrale vers l'enseignante d'art dramatique.

— Je m'entraîne les soirs où vous avez du théâtre, dit Miguel. Mon père a demandé à la direction si je pouvais utiliser la salle de sport gratuitement. Comme l'école doit rester ouverte pendant que vous êtes là, j'en profite. Et quand j'ai terminé, je me glisse en cachette dans la dernière rangée pour vous regarder.

— Tu nous espionnes pour mieux te moquer de nous ?

— Non, c'est pas ça.

— Toi et les autres joueurs de hockey, vous souhaitez que la troupe disparaisse. On vous a volé votre précieux argent.

— Oui, on déteste que notre budget nous oblige à faire des campagnes de financement parce que le théâtre a reçu des fonds. Mais je ne veux pas que la troupe s'arrête.

Je sens qu'il y a quelque chose qu'il ne me dit pas.

— Je ne te comprends pas.

Je le regarde dans les yeux quand il me répond :

— Je ne voudrais pas que la troupe disparaisse parce que j'aimerais en faire partie. À force de vous entendre et de vous observer jouer, j'ai eu envie d'essayer.

Ses joues se couvrent de rouge. Il est gêné de m'avoir avoué ce secret.

Avant que nous puissions en discuter un peu plus, nous arrivons à l'arrière de la salle de spectacle.

L'enseignante de théâtre n'est plus là où je l'ai laissée. Je m'exclame :

— Madame Turbide était ici !

Je regarde partout autour, mais il n'y a plus de trace de la prof. Elle était trop faible pour bouger toute seule quand je l'ai aidée à entrer... Quelqu'un l'a déplacée, c'est sûr ! J'explique mon raisonnement à Miguel.

— Les rideaux sont tirés sur la scène. Tes amis de théâtre te font peut-être une blague. Tu n'as pas vu les visages de tes agresseurs et la blessure de la prof aurait pu être juste un maquillage hyperréaliste.

— Je ne me serais pas...

Je me tais, frappée par l'idée que c'est possible. Mes amis auraient fait semblant de sortir de l'école, ils auraient engagé quelqu'un pour m'attirer ailleurs pendant qu'ils installaient leur mise en scène dans l'auditorium... Tout ça se tient.

— Allons vérifier de l'autre côté.

Miguel me suit. Je monte sur les planches, mon voisin sur les talons.

Je me faufile derrière le rideau et je suis prise d'une vision d'horreur. Au centre de la scène, éclairé par des projecteurs placés au sol, quelqu'un est attaché à un poteau ! Les mains ligotées dans le dos, les pieds joints sur un bloc de bois, la silhouette ne bouge pas. Sa tête est penchée vers l'avant, son menton appuyé sur le sternum.

— Tes amis seraient allés jusque-là ? demande Miguel.

— On s'est peut-être trompés...

La forme brille de mille feux, comme si elle portait un costume décoré de paillettes. Je sais que ce ne sont pas des bijoux qui reflètent ainsi la lumière : ce sont des écrous. Des dizaines de ceux-ci recouvrent les jambes, les bras et le torse de la silhouette. Une cagoule camoufle la tête de la personne attachée, alors que le vêtement qui enveloppe le corps est lâche et ne permet pas de distinguer s'il s'agit d'un gars ou d'une fille.

Je n'ai fait que quelques pas vers la victime qu'un sifflement m'incite à m'arrêter.

Je sais que ce bruit est émis par les haut-parleurs de la salle de spectacle. J'entends ensuite un grésillement, suivi d'une respiration haletante.

— Tu m'impressionnes ! tonne Joanie.

— On prend une pause, ajoute madame Turbide.

Je ne comprends pas pourquoi elles disent ça. Leurs voix proviennent des colonnes de sons de chaque côté de la scène. Ça ressemble à des enregistrements.

— Hey, qu'est-ce que tu fais là, toi ?

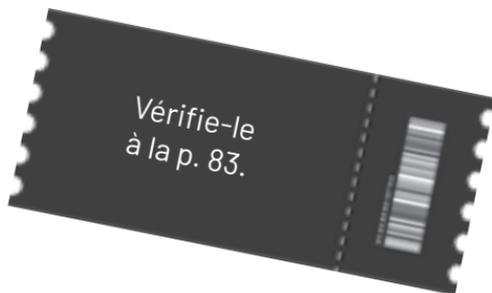
C'est ma voix ! Je sais que je me suis exclamée de cette manière quand j'ai surpris le jeune qui fouillait dans nos sacs. Nous avons été enregistrés et on se moque de moi en faisant jouer des extraits de nos conversations.

C'est réellement un mauvais tour de mes amis ! Je suis soulagée.

— C'est bon, vous pouvez arrêter, j'ai compris que c'était une blague.

Je n'obtiens pas de réponse. Je continue à m'avancer pour savoir qui est attaché. Le silence est total dans l'auditorium. Il est perturbé uniquement par le bruit de nos pas sur le plancher de bois.

Quand j'arrive à la victime ligotée, je remarque que sa poitrine ne se soulève pas. Je crains qu'elle ne soit morte.



Aurélie se tient de l'autre côté des barreaux.
— Il faut qu'on se sauve, et vite ! Ils ont tiré les autres !

Les mains tremblantes, elle s'approche de la cage avec des clés dans les mains.

— Comment tu t'es sauvée ?

— J'ai l'impression que madame Turbide m'a laissée filer.

Elle déverrouille la serrure.

— Et les clés ? Tu les as eues comment ?

— C'est pas le temps de parler de ça. Viens.

— Il faut aider Esteban.

Aurélie me regarde comme si j'étais complètement folle.

— On a juste quelques secondes d'avance. Tu veux vivre ou non ?

Je sors de la cage en abandonnant Esteban. Je n'ai pas le choix, même si je suis bouleversée par ce geste. Aurélie retourne sur ses pas et sort de l'espace où se trouve la cage. Elle bifurque à sa gauche et je la suis de près pour ne pas la perdre de vue. Elle ne se dirige pas vers la grande porte de garage, mais plutôt vers une étagère collée sur le mur du fond de la pièce.

Des bruits de pas s'approchent. Il faut se dépêcher. Aurélie se faufile derrière les tablettes métalliques. L'espace est restreint, mais je suis capable de la suivre. Elle pousse alors sur le mur de brique et une porte pivote vers l'extérieur.

— J'ai découvert ça l'an dernier quand je faisais des décors pour la pièce, dit-elle en posant le pied à l'extérieur.

Je lui emboîte le pas. L'air frais me fait frissonner, mais les maisons que j'aperçois tout près me donnent espoir qu'on s'en sorte. Je m'élançe vers la résidence la plus près. Je n'ai qu'une centaine de mètres à franchir avant d'arriver au petit boisé qui sépare le terrain de l'école du bungalow.

Une silhouette sombre sort d'entre les arbres.

Un homme s'avance vers nous en pointant un revolver dans notre direction. Il prend un *walkie-talkie* à sa ceinture et dit, en anglais :

— J'ai trouvé vos fuyardes.

— Les autres sont déjà éliminées. Ta caméra est allumée.

— Bien sûr.

— Alors, occupe-toi d'elles.

Aurélie est la première à s'élançe à la course pour s'éloigner de l'homme qui enlève le cran de sûreté de son arme à feu. Je cours moi aussi pour me mettre à l'abri derrière le coin du mur.

La première détonation me fait stopper net. Aurélie s'effondre devant moi.

Je commence à me retourner pour implorer la pitié de l'agresseur, mais avant que je complète mon mouvement, je suis projetée vers le sol.

J'ai l'impression que ma chute dure des heures.

Je heurte l'asphalte, mais je ne ressens rien. Je voudrais me relever et fuir, mais mon corps ne répond pas.

Je vois Rick qui s'approche de moi, une feuille à la main.

— Grâce à toi, Alice saura que je vengerai mon père.

Madame Turbide s'approche ensuite de moi.

— Je suis désolée, dit-elle. Je vous aimais bien, mais la famille avant tout.

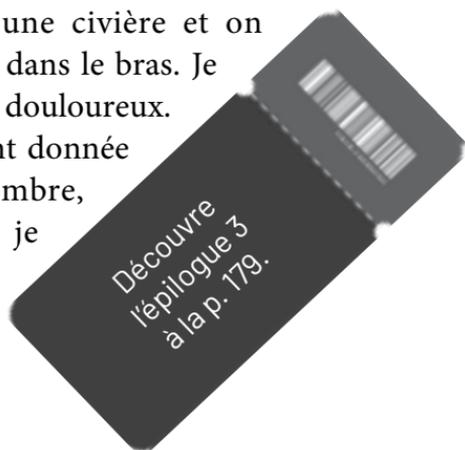
Tout le monde disparaît de mon champ de vision. J'ai froid.

J'ignore combien de temps je demeure comme ça, couchée en dehors de l'école.

Lorsqu'une ambulancière se penche vers moi, je l'entends crier :

— Celle-ci est vivante.

On me soulève sur une civière et on m'injecte quelque chose dans le bras. Je le sens, mais ce n'est pas douloureux. La substance qu'ils m'ont donnée m'endort. Quand je sombre, j'espère seulement que je vais me réveiller.



Je quitte la classe et je m'élanche vers l'escalier. J'allonge mes foulées pour arriver le plus rapidement possible à la sortie des élèves.

En haut des marches, je ralentis légèrement, car je ne voudrais pas débouler et me blesser.

Quand je pose enfin les pieds au rez-de-chaussée, je me précipite sans attendre vers les casiers tout près. Je sens que la voiture a pratiquement terminé de se retourner. J'accélère encore, mon cœur cognant fortement dans ma poitrine. Je me dirige vers la porte la plus à droite.

Je vois distinctement les feux arrière de la voiture de police qui a terminé son virage.

Comme je pose les mains sur la barre qui déverrouille l'entrée, je suis incapable de la pousser. J'y lance un regard : de gros cadenas l'empêchent de bouger. Je tambourine dans la vitre, mais c'est impossible que le patrouilleur m'entende.

La voiture de police s'en va. Elle quitte l'esplanade devant la sortie des élèves et s'engage dans l'allée des autobus scolaires.

J'étais si près du but !

Désespérée, je cherche quoi faire. Avant que je me retourne pour remonter vers le local de science, j'aperçois du mouvement dans la vitre.

C'est un reflet ! Une silhouette noire s'approche derrière moi. Sans attendre, je me sauve. Je longe les portes de verre pour me rendre jusqu'au salon étudiant. Je bifurque à gauche pour quitter la salle des casiers. Je reviens vers l'escalier, mais je n'y monte pas. Je passe plutôt derrière et je me retrouve dans le corridor des arts plastiques.

Des pupitres encombrant le couloir. Des sculptures y sont exposées. Sans cesser de courir, je jette un coup d'œil derrière moi. La silhouette sombre me rattrape.

Je fais tomber les œuvres dans l'espoir de ralentir mon poursuivant, mais en poussant un buste plus lourd que je le pensais, je trébuche. Je m'étale de tout mon long et je frappe durement le plancher. Je tente de me relever, mais mon agresseur me saisit un bras et le tord dans mon dos.

Je hurle :

— Laisse-moi tranquille !

— Il n'en est pas question, dit la voix de Miguel à mon oreille.

L'instant d'après, il pose sur mon nez un tampon imbibé d'une forte odeur. Je tente de me débattre, mais je ne suis pas capable de m'empêcher de respirer.

Je me sens sombrer dans l'inconscience.

